

nances et des analepses (trop? l'exercice, on s'en doute, n'est pas aisé, la machinerie sujette à la critique, mais ce qui aurait pu paraître convenu dans ce roman est sauvé par l'élégante légèreté des deux narrations entremêlées et la perception de ces univers dissemblables que sont l'été parisien et les Alpes italiennes). Le doute s'installe, sans qu'on sache *in fine* avec certitude si le récit que conduit le narrateur est celui d'une vérité policière, ou du roman en gestation, dont l'écriture alors est aiguillonnée par le souvenir ancien de cette amante fugace, devenu catalyseur d'un fait divers dont la compréhension échappe à l'entendement. S'impose alors comme un étendard cette histoire née de la seule imagination du narrateur, à partir des faits que livre la presse, goutte à goutte, le faisant accéder à la condition d'écrivain, vrai sujet de ce roman (*Et pour la première fois de ma vie [...] j'ai senti que cet exercice, consistant tout simplement à aligner des mots sur une feuille blanche, en allant de la gauche vers la droite et en recommençant plus bas, me procurait une joie intense*).

Parallélisme des formes et des lieux, chacune de deux histoires est faite d'escalades (à Paris, les toits de l'immeuble, en Italie, dans les Dolomites, ce « Chemin de ronde » que gravit le couple à la manière des amants japonais qui voient leurs amours perturbées). En haut, en bas : Federica devient alors tout à la fois l'ange prophétique qui délivre et fait grandir, et le démon apocalyptique qui précipite dans la mort deux êtres qu'entrave un foulard rouge – mais est-ce là la vérité?

Vainquant ses peurs, cherchant à retrouver Federica, le narrateur forcera les obstacles, remontera pour la seconde fois sur les toits de son immeuble, en quête de cette figure chimérique, pour connaître à nouveau après vingt ans d'attente la quiétude des hauteurs, et à nouveau ce léger vent, dessinant ainsi une chaîne spirituelle entre les êtres. Le roman de Mark Greene prend alors, et on ne saurait s'en plaindre, d'étonnantes allures fantastiques.

Vincent Wackenheim

Jean-Yves Laurichesse, *Les Chasseurs dans la neige*, Ateliers Henry Dougier, 2018, 96 p., 14 €.

Le dernier roman de Jean-Yves Laurichesse a en commun avec les précédents de partir d'un petit rien pour aboutir à quelque chose d'autre qui, tout en l'incluant, ce petit rien initial, ce prétexte, n'a de cesse de le déborder chemin faisant. Ici, il procède par touches et l'on suit cette histoire en se demandant parfois à quoi vont aboutir toutes ces esquisses successives, toutes posées sur la page avec une certaine légèreté, et à ce degré, ce ne peut être involontaire, je veux dire l'usage de cette légèreté, vers quoi va cette suite d'esquisses qui, finalement, sous-tend ces positionnements de rajouts complémentaires qui viennent se poser devant nous au fil des pages.

Ainsi, tout commence par une rencontre de l'auteur avec Pieter Bruegel à travers son tableau intitulé *Les Chasseurs dans la neige*, rencontre dont il nous dit, dans une sorte de préambule, qu'elle le combla, cette rencontre avec ce tableau, bien plus que d'autres compositions du même peintre.

Après cette explication, débute le roman proprement dit, puis à sa suite, à la fin de l'ouvrage, figure une vie de Pieter Bruegel (p. 87-92), dans laquelle on reconnaît sans peine les appuis qui sont venus soutenir ce récit que nous venons de quitter, mais le rapprochement s'arrête là, puisque le texte n'est en aucune façon une vie de Pieter Bruegel romancée, n'étant pas non plus une reconstitution imagée de la vie d'un illustre peintre, pas plus qu'il n'est, ce roman, une pure évocation de ce tableau dont il prend le titre, ni même qu'il prît prétexte de ce tableau pour broder autour une description aux allures fantaisistes, pas plus que ce texte ne se présente comme une digression sur l'art. Il y a là quelque chose de plus intime qui remue et comme la description du tableau ne figure que dans l'avant-texte, c'est donc bien qu'il s'agit d'autre chose que de la seule évocation du tableau pour lui-même.

À travers le personnage d'une jeune villageoise, Maeke, Jean-Yves Laurichesse nous offre la possibilité de nous écarter du seul

regard du peintre; il nous fournit un appui extérieur au tableau qui lui permet, outre de montrer ce que l'on voit, de nous rendre sensibles à ce qui se déroule ailleurs, autour de la seule toile. La rencontre fortuite de cette jeune femme avec le peintre en quête de scènes dans un village des Flandres, visité en plein hiver, nous initie assez vite, à travers Maeke, à ce fait que le peintre voit mieux que les autres et qu'il ouvre le regard des autres pour peu qu'ils sachent le regarder, comme il ouvre, dans le roman, par de petites suggestions d'abord, les yeux de Maeke qui, vite, ne voit plus pareillement, regardant différemment, avec plus de détails, ce qui l'entoure. Maeke croise à nouveau le peintre, peu après cette première rencontre, et ce que ce dernier lui montre de son carnet de croquis, après avoir usé des mots pour la première fois, va vite instruire la jeune femme sur son propre regard : « Elle lit dans son regard une humanité qu'elle n'a jamais vue » (p. 20). Et si, au final, l'essentiel résidait là, dans cet interstice échappant aux conjectures savantes ?

Les évocations de l'époque viennent simplement accréditer le paysage, l'humeur et les rigueurs de l'époque et semblent même figurer, dans ce roman, comme les filigranes des croquis du peintre, devenus ceux de l'écrivain, une crédibilité dont le principe semble devoir échapper au seul souci de la reconstitution, qui n'est, elle, bien sûr pas l'objet de ce texte, des détails posés là un peu comme un peintre pose des éléments sur une toile pour y dessiner, en creux, ce qu'il ne souhaite pas voir figurer trop explicitement parce que cela le raccourcirait, en quelque sorte, ce propos auquel il ne cesse cependant de penser, et l'on en vient à se dire que ce roman aurait pu se nommer « Le Grand et le Petit », ou, mieux, « Le Grand Homme et la Petite Personne », mais *Les Chasseurs dans la neige* convient sans doute mieux puisque, comme dans le tableau de Pieter Bruegel, les chasseurs n'occupent qu'une partie en premier plan, le passage s'ouvrant vite sur l'espace et les petits éléments dont la somme donne toute sa force au tableau. Il y aurait sans doute, dans la façon qu'a Jean-Yves Laurichesse de conduire ce roman relevé de l'ombre du tableau, une façon à la Pieter Bruegel

de dresser des croquis pour les additionner, afin d'effleurer, au-delà de ce qui captive de prime abord, la petite somme qui renferme cette ligne qu'on ne montre pas explicitement.

Ce qui retient, dans ce roman, c'est cette douceur du style qui suscite un apaisement, un cheminement continu même si *alenti* par la neige – les trois scènes principales du roman s'instruisant dans la neige (la première rencontre; la route vers Brussel; les retrouvailles tardives). Cette douceur noue à merveille le fil du récit de Maeke, personnage sorti du tableau par le miracle du roman – et l'on suit l'auteur sans peine sur ce point –, qui quittera son village mais ne demeurera pas à Brussel, sans doute parce qu'elle appartient au tableau. D'ailleurs, lorsqu'elle rejoindra son village, après l'épisode urbain, elle aura, redécouvrant ce paysage hivernal, le sentiment de retrouver le tableau, et même si, rejoignant le peintre avant qu'il ne s'éteigne et qu'il ne s'endorme « dans la musique des anges » (p. 83), alors que dehors « la neige avait recommencé de tomber » (p. 83), elle restera, pour elle et pour le peintre, comme pour le lecteur, attachée à ce tableau, tout comme elle restera ce guide innocent qui nous montre, dans les passages qui se dessinent, outre ce que l'on voit, ce qui ne peut être montré explicitement, cette humanité qui figure pourtant là afin de nous édifier, spectateur et lecteur confondus, sur ce qui doit nous tenir éveillés aussi bien à la lisière d'un tableau que d'un texte.

Louis Jeanne

Alexandre Desrameaux, Réarmement lumière, Éditions des Vanneaux, « L'Ombellie », 2018, 58 p., 15 €.

On voudra croire qu'écrire de la poésie de nos jours, quelle qu'elle soit, est le gage d'une intention courageuse. La poésie, ainsi de celle d'Alexandre Desrameaux, est l'art de s'aboucher au bégaiement des origines :